

JE suis né le 6 février 1937 à ..., une petite ville des Pouilles à peine plus importante qu'un bourg, misérable et constamment noyée de poussière. En bons chrétiens qu'ils étaient, mes parents me firent tout de suite baptiser, en m'inscrivant sur les registres de la paroisse sous le nom de Salvatore Messina : un nom que les circonstances allaient me contraindre à changer bien souvent, et si maintenant encore j'use d'un pseudonyme (que le lecteur me le pardonne), c'est précisément parce que j'ai décidé de retrouver ma véritable identité. Je possède encore une photo jaunie de cette cérémonie : un fasciste en chemise noire, bombant le torse, sourit à côté de moi, après avoir remis une petite somme à ma famille. L'État distribuait en effet de l'argent pour le moindre événement heureux, afin de rendre l'Empire populaire et augmenter ainsi le nombre des futures baïonnettes. Ce fut un bien mauvais placement pour le régime, si l'on songe à ce qui allait se passer par la suite ; mais il ne me déplait pas de considérer cette contribution comme ma première escroquerie aux dépens du gouvernement, une sorte d'involontaire baptême du feu.

Nous vivions tous dans une seule pièce, avec un sol en pierre brute, continuellement recouvert de poussière de terre. À la tombée de la nuit, nous nous endormions tous les douze, répartis selon une hiérarchie bien précise, qui dans un lit, qui sur une paillasse : pendant la journée la lumière pénétrait par une fenêtre aux dimensions volontairement réduites pour limiter (ou plus exactement endiguer) les inconvénients des gelées hivernales ou de la canicule.

Sous le grand escalier, tout près de la porte d'entrée de notre logement, s'ouvrait une sorte de sombre boyau où s'alignaient des récipients en terre cuite. Nous entrions à tour de rôle et, à la faible lueur d'une chandelle, nous les remplissions de nos excréments. Ma mère avait ensuite la lourde charge d'accourir au son de la trompette qui annonçait le passage d'une charrette chargée de tonneaux, dans lesquels elle les vidait. L'autorité publique avait en effet créé cet étrange service pour que l'absence d'égout ne devienne pas insupportable, se montrant d'ores et déjà prête à recueillir toute la merde de la petite communauté.

Mon père – un journalier qui ne trouvait pas anormal de s'éreinter au seul profit de quelques propriétaires terriens – s'en alla bien vite, appelé sous les drapeaux, en dépit de ses charges de famille, et surtout en dépit du fait qu'il avait naïvement confié ses modestes économies à un faux-jeton d'adjudant qui lui avait promis l'exemption, sans avoir la moindre possibilité de la lui faire obtenir.

Il fut parmi les premiers à être expédié vers les zones de combat. Je le revis (mais sans doute serait-il plus juste d'écrire qu'"il me fut présenté") en 1942.

Il portait un uniforme misérable, la tenue gris-vert des fantassins, il puait la graisse et la caserne, encore plus répugnant que lorsqu'il revenait des champs, suant comme un cheval de trait. À peine eut-il passé le seuil que j'éprouvai une brusque impression de mort, claire et profonde bien que rationnellement inexplicable. À autant d'années de distance je me rappelle encore parfaitement avoir eu la certitude qu'il s'agissait de son dernier retour à la maison.

Tout le monde pensait d'ailleurs comme moi, et lui-même semblait en être conscient. Il se taisait, comme s'il avait perdu l'habitude de la paix du foyer, il fumait

une cigarette après l'autre, sans se soucier de violer cette religion de l'économie à laquelle il avait cependant voué toute son existence. Il observait les choses et les gens avec ses petits yeux d'Arabe, très noirs, excessivement enfoncés; il détaillait tout avec attention, mais avec une tristesse infinie. À la fin de sa permission, résigné à son sort, il nous embrassa tous sans émotion particulière et partit se faire tuer en Russie, en évitant soigneusement de se demander pourquoi.

Nous étions pauvres, mais nous avions de quoi manger. En fin de compte, je ne garde pas un trop mauvais souvenir de ces premiers rapports avec le monde. Il m'en est même resté une tendre nostalgie pour cette bande d'enfants bruyants et pour les affections désespérées nées d'une promiscuité que je trouve aujourd'hui intolérable, désolante.

Il y eut la guerre. D'abord sous l'aspect d'un communiqué du gouvernement qui me rendait officiellement orphelin, puis dans toute sa violence. Nous déménageâmes à Lecce, dans une pièce encore plus petite, avec l'angoisse quotidienne de la faim et la crainte continuelle de quelque malheur. La seule distraction, dans cet ennui mêlé de terreur, était représentée par les courses impromptues vers les abris antiaériens où nous passions des heures interminables en attendant le signal qui annonçait la fin du danger. Trop petit et trop inconscient pour avoir réellement peur, je m'inquiétais uniquement de ne pas être oublié quand on distribuait de la nourriture. J'avais même acquis une certaine indifférence vis-à-vis des cadavres, fréquemment détroussés par ceux qu'on appelait "les chacals".

Ceux-ci furent les premiers malfaiteurs qu'il me fut donné d'observer. Ils pénétraient dans les habitations

en traitant à coups de bâton, ou même en tuant, d'éventuels blessés, puis ils s'approprièrent les objets les plus invraisemblables, emmagasinant sans aucun scrupule des marchandises qu'ils revendaient ensuite, en gagnant l'estime et le respect des "gens bien". C'était également le règne du marché noir : jusqu'aux denrées rationnées qui finissaient comme par enchantement entre les mains des spéculateurs (grâce à la complicité de fonctionnaires corrompus), sans jamais, ou presque, atteindre directement leurs destinataires. Les chats ne pouvaient plus être considérés comme des animaux domestiques, étant devenus un gibier recherché au point de tendre à disparaître. Certaines personnes affirmaient même avoir fait cuire des rats ; quant à moi, en toute sincérité, je n'ai jamais eu l'occasion d'en manger.

Les fondateurs de l'Empire avaient déclaré la guerre, sans se préoccuper le moins du monde d'expliquer à la population comment se comporter pendant les bombardements ou, de façon plus générale, en cas de difficulté. De sorte qu'en peu de temps, trouver une couverture, un morceau de savon, un médicament devint quasi impossible ; chacun aggravait la situation en cherchant à se débrouiller égoïstement au milieu de la confusion. Un jour une femme qui était devenue folle – elle me prenait pour son fils mort quelques jours plus tôt – me traîna de force chez elle, sans tenir compte de mes protestations, et m'inonda la tête de pétrole, sous prétexte de détruire les poux, qui pullulaient en effet sur ma tête. Cette opération, désagréable mais fort utile, fut ensuite répétée, de plus en plus souvent, par ma propre famille. Hélas, il ne servait à rien d'essayer de freiner ces bestioles attirées par le sang neuf des enfants et véritablement déchaînées. Je m'habituai à leur morsure,

tout en observant l'arrogance particulière des grosses mouches, régnant partout en souveraines et s'activant à transmettre toutes sortes de maladies.

Les attaques aériennes me permirent de faire la connaissance de Saverio, un garçon de mon âge fort entreprenant, avec des cheveux en brosse et une peau très mate. Son grand-père – un ivrogne cynique qui réussissait inexplicablement à cultiver son vice au milieu de toute cette pagaille – l'envoyait voler des cierges dans une grande église dont j'ai oublié le nom, mais dont la riche décoration et les immenses peintures murales m'impressionnaient beaucoup. Moi, je me contentais de l'accompagner. Tout en faisant semblant de prier, j'assistais, sans en croire mes yeux, à la facilité avec laquelle il faisait disparaître, non seulement ce qu'on lui avait "commandé", mais également quelque menue monnaie qu'il utilisait aussitôt, après l'avoir partagée avec moi. Je ne sais si je dois lui être reconnaissant de son indéniable générosité, ou le maudire pour les remords qui me tenaillaient invariablement le lendemain ; ce qui est certain, c'est que, tout en étant un bouffeur de curés, je n'ai jamais eu le courage de voler de l'argent dans une église ! Saverio, en revanche, n'entrait pas dans de telles considérations, rien n'était susceptible de l'intimider. Je l'admirais et cette admiration fut, en partie du moins, à l'origine des malheurs que j'allais connaître en sa compagnie.

La guerre s'acheva aussi mystérieusement qu'elle avait commencé, mais il fallut beaucoup de temps avant de retrouver une situation normale. En fait, on ne la retrouva plus jamais, puisque tout avait définitivement changé. Les communautés agricoles qui m'avaient vu naître n'avaient aucun avenir et devaient être balayées par les événements. Nous ne retournâmes plus à ...,

mais nous nous fixâmes à Lecce, où mon oncle et mon cousin avaient trouvé du travail.

Les Américains circulaient à travers la ville, les poches pleines de fric, en vainqueurs ou en colonisateurs, naïfs sans doute, mais non moins agaçants. Parmi les gens qui avaient gardé le respect d'eux-mêmes, il y en avait bien peu qui les aimaient, ou les supportaient. La plupart des autres lorgnaient leur argent avec des sourires putassiers ; les patrons les utilisaient sans scrupule pour décourager les agitateurs socialistes et communistes, espérant éviter les émeutes ; les sous-prolétaires combatifs les plumaient chaque fois que s'en présentait l'occasion. C'est vers ces derniers que Saverio me conduisit d'une main résolue.

## II

BLANCS, jaunes ou noirs, les militaires des États-Unis d'Amérique s'adressaient à nous, les enfants, en gesticulant et s'exprimant dans un italien laborieux qui nous semblait d'autant plus difficile à comprendre que nous étions habitués à parler le dialecte. Ils nous questionnaient sur tout : du prix des restaurants au nom des rues. Mais ils nous demandaient en priorité "la chose", en agitant des billets d'un dollar et en nous gratifiant d'un sourire complice. Saverio et moi nous nous regardions d'un air perplexe et, au début, nous n'arrivions pas à comprendre de quoi il s'agissait. Cependant, pour ne rien perdre, nous empochions ce qu'on nous proposait et nous nous mettions à trotter – sans direction précise – à travers les petites rues de la ville, très sûrs de nous, espérant que le hasard nous aiderait. À la première distraction de ceux qui nous suivaient, nous détaillions à toutes jambes nous cacher dans une maison amie, les laissant bouche bée. Mais un jour, un grand type maigre, un rouquin plein de furoncles, avec des dents pourries, nous reconnut, il saisit mon copain par un bras et se mit à lui tirer les oreilles en braillant en anglais des mots de toute évidence insultants.

Quelques désœuvrés qui bivouaquaient aux tables d'un bar intervinrent en lui intimant de s'arrêter immédiatement. Après un vif échange de points de vue (moitié en dialecte des Pouilles, moitié en langue étrangère) auquel personne ne comprenait rien, ils passèrent tous en même temps aux actes et une furieuse rixe éclata, comme cela se passait souvent à l'époque.

Nous étions en train de panser nos blessures, en évoquant les différentes phases de la bagarre et en